



Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies
Comptes-rendus | 2014

Christophe Grellard, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*

Max Lejbowicz



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/crm/13295>

DOI: 10.4000/crm.13295

ISSN: 2273-0893

Publisher

Classiques Garnier

Electronic reference

Max Lejbowicz, « Christophe Grellard, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Comptes-rendus, Online since 29 October 2014, connection on 15 October 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/13295> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.13295>

This text was automatically generated on 15 October 2020.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Christophe Grellard, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*

Max Lejbowicz

REFERENCES

Christophe Grellard, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*, Paris, Les Belles Lettres (« Histoire »), 2013, 336p.
ISBN 978-2-251-38122-0

- 1 Au cours de l'introduction du livre sous recension, Christophe Grellard reconnaît la surprise que risque de provoquer l'annonce de cette *renaissance médiévale du scepticisme* : « On peut s'étonner que toute la vie de Jean [de Salisbury] ait été celle d'un homme d'action dont on pourrait attendre qu'il rejette toute forme de scepticisme » (p. 18). Et, demandant de surmonter ce premier mouvement, il admet aussitôt la difficulté du programme qu'il s'est fixé : « C'est en un sens un défi d'expliquer comment un tel administrateur ecclésiastique a pu trouver, dans une philosophie antique désavouée par la plupart de ses contemporains, un fondement théorique à sa pratique sociale et politique. » Il formule donc l'hypothèse qui commande l'analyse menée tout au long de l'ouvrage : « ... l'adhésion à un scepticisme cicéronien, tempérée par des influences chrétiennes (et notamment augustinienne), organise l'ensemble de cette philosophie [celle de Jean de Salisbury] » (p. 18). Un tel ralliement doctrinal « donne une clé de lecture pertinente et féconde » des œuvres majeures du futur évêque de Chartres : « le *Metalogicon* et le *Policraticus*, complétés par l'*Entheticus maior* qui peut être considéré comme une ébauche des deux précédents ouvrages, et qui sur certains points expose les mêmes thèses de façon plus directe » (p. 19). De surcroît, les écrits de Jean « moins directement philosophiques », les *Lettres* et les *Chroniques*, illustrent « une mise en

pratique de la théorie élaborée en amont » (p. 19) et « témoignent du caractère indissociable de la théorie et de la pratique chez Jean de Salisbury » (p. 30).

- 2 La vérification de l'hypothèse ainsi formulé procède en quatre étapes, qui sont autant de chapitres de l'ouvrage. Le premier, le plus historique, rappelle la vie (v. 1115/20-1180) et l'œuvre de Jean (les trois premiers ouvrages que j'ai cités au paragraphe précédent ont été écrits entre 1141 et 1159) et précise les lectures de leur auteur, en soulignant le rôle des florilèges. Le deuxième, le plus long et sans doute le plus théorique, s'attache aux « motivations intellectuelles qui conduisent Jean à adhérer au scepticisme » et à « l'épistémologie probabiliste qui en découle » (p. 19). Suit l'analyse du programme d'éducation que Jean élabore au fur et à mesure qu'il relate ses expériences éducatives. Elle met en lumière « une conception du savoir qui exige une certaine liberté de jugement » (p. 108) et permet de parler d'un humanisme salisburien à l'enracinement sceptique. Quant au dernier chapitre, il situe l'éthique de Jean au croisement du scepticisme et du christianisme et la qualifie de « contextuelle et non normative » (p. 19).
- 3 L'ensemble est rondement mené, avec un sens aigu de l'analyse, que soutiennent d'amples et nombreuses citations, toujours traduites. Le texte latin est donné en notes, lesquelles, rejetées en fin de volume, s'étendent sur pas moins de quatre-vingt pages, soit un quart du total (mais davantage en nombre de signes puisqu'elles sont imprimées en caractères plus petits que ceux utilisés par ailleurs). Une bibliographie (des sources, qui différencie les antiques des médiévales, et de la littérature secondaire) et trois index (des auteurs antiques, des auteurs médiévaux et des auteurs modernes et contemporains) terminent l'ouvrage. Ces instruments de travail, toujours utiles, se révèlent être parfois des chausse-trappes. Le libellé des p. 223, n. 6 et 371 (« Vignaux, P., 'Les problématiques médiévales peuvent-elles éclairer le nominalisme actuel ?', *Revue des sciences philosophiques*, 75, 1977, p. 295-331 ») doit être rayé pour être remplacé par : « Vignaux, P., 'La problématique du nominaliste médiéval peut-elle éclairer les problèmes philosophiques actuels ?', *Revue philosophique de Louvain*, 75, 1977, p. 293-331 » – comme le confirme le résumé qui est donné de cet article à la p. 12.¹ Les index, pour leur part, restreignent curieusement l'ampleur de la culture de l'auteur et / ou de son sujet d'étude. Pyrrhon, cité p. 12 et 18 en est absent, tout comme Démocrite (p. 34), Héraclide du Pont (p. 42 et 52) et Pythagore (p. 25, 148, et 150), pour ne rien dire d'Apulée (p. 32), de Caton (p. 126), d'Horace (p. 145), de Térence (p. 146), de Varron (p. 25 et 226), de Denys l'Aréopagite (p. 32, 74, 76 et 229), de Justin (p. 149), etc. Quant aux auteurs médiévaux, il conviendrait de leur adjoindre Albéric (p. 110), Constantin l'Africain (p. 110), Jean Sarazin (p. 32), Jean Scot Érigène (p. 32), etc. Les extraits bibliques ne sont pas indexés. Même si « les compétences de bibliste [de Jean] ne sont pas par ailleurs connues » (p. 129), ces extraits n'en parsèment pas moins l'ouvrage (p. 28, 41, 57, 74, 96, 105, 122, 143, 146, etc.) et le rôle qu'ils jouent dans l'argumentation témoigne à lui seul de la foi chrétienne de Jean. Certains sont cités avec des particularités qui auraient demandé à être explicitées : Jean attribue le deutérocanonique *Le livre de la Sagesse* à Philon (p. 96 et 221, 254, n. 168, 304, n. 5), au lieu de l'usuel Salomon.²
- 4 Au-delà de ces remarques formelles ou de simple érudition, qui n'affectent ni la rigueur de l'argumentation ni la force de la démonstration, il reste un redoutable et difficile problème de nature lexicographique mais aux prolongements conceptuels – si l'on admet qu'un fait de langue est, aussi peu que ce soit, un fait de pensée. Christophe

Grellard l'ignore moins que quiconque³ : le mot « sceptique » n'apparaît dans les diverses langues européennes qu'au XVI^e siècle, à partir de ce grec ancien, que, on le sait, l'Europe latine ne se contente pas de redécouvrir, après la chute de Byzance et l'exil de nombre de ses lettrés, mais qu'elle cultive en jetant un regard neuf sur l'héritage gréco-latin – un regard philologique⁴, qu'enrichit la résurgence de textes tombés dans l'oubli (dont les *Esquisses pyrrhoniennes*, en dépit d'une traduction gréco-latine anonyme faite au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, et peu diffusée⁵). Les titres hellénoïdes que Jean avait donnés à ses ouvrages deviennent des incongruités : ils « révèlent bien plus l'ignorance que la connaissance du grec ».⁶ Dans l'histoire du scepticisme, le lexique de Jean de Salisbury reste tributaire des choix lexicaux qui, opérés par Cicéron à un moment particulier de l'histoire du platonisme, ont été revus et infléchis par les Pères de l'Église (Lactance et Augustin pour l'essentiel). Il n'a pas les moyens de rompre avec cette tradition millénaire, toujours vivante en son temps. Son calame ne peut qu'ignorer *oi Skeptokoi* / *scepticimi* et, par la force des choses, il s'en tient aux *Academicici*, auxquels l'Arpinate a donné un lustre sans pareil et l'évêque d'Hippone une coloration particulière. Ce lexique est au XII^e siècle une nécessité, compte tenu de la méconnaissance des écrits sceptiques grecs et de l'usage salisburien des traités cicéroniens (hors, curieusement, les *Académiques*, voir la p. 34) et augustiniens. Mais il s'accompagne aussi d'un paradoxe, si l'on se souvient que *skeptikos* est à la fois un adjectif, « qui observe, qui réfléchit » et un substantif : *oi Skeptokoi*, « les philosophes sceptiques ». Son champ lexical n'est donc pas celui du moderne « sceptique ». Or Jean est un remarquable observateur des mœurs et des institutions de son temps, comme l'attestent sa fresque des écoles qu'il a fréquentées et ses portraits des enseignants qu'il a approchés : son témoignage est encore de nos jours précieux à l'historien de l'éducation.⁷ Et comme l'attestent également ses descriptions du monde curial, dont les historiens de la vie politique médiévale font leur miel.⁸ Jean renoue d'une certaine manière avec l'intuition fondamentale du pyrrhonisme, sans en avoir le vocabulaire originel. Cette distorsion est très remarquable et, prise en compte, elle donnerait aux analyses une touche plus nette d'authenticité. Il apparaît qu'il eût été préférable d'inscrire Jean dans le courant philosophique auquel il se rattache explicitement et sans ambiguïté, en maintenant en français et au besoin en italiques un mot latin qui y est sans correspondance sémantique immédiate, et non sans en rappeler l'histoire contournée. L'auto-désignation pose l'horizon d'une recherche et en balise le cheminement. La solidarité qui unit les mots aux concepts fait de la connaissance de leur histoire un préalable à leur utilisation. Le changement de désignation d'une doctrine philosophique possède en lui-même une portée conceptuelle, que l'historien de la philosophie aurait intérêt à affronter en abordant l'étude d'un philosophe particulier. La vérité d'un auteur, fût-il philosophe, se découvre à fleur de texte.

⁵ Il reste que, le livre refermé, Jean de Salisbury, *academicus* et *christianus*, a acquis un singulier relief.

NOTES

1. Voir aussi Monique Calma, « Bibliographie des publications philosophiques de Paul Vignaux » dans Olivier Boulnois et Jean-Robert Armogathe (eds.), *Paul Vignaux, citoyen et philosophe (1904-1987), suivi de Paul Vignaux, La philosophie franciscaine et autres documents inédits*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 361-373 (370).
2. Sur cette attribution marginale, voir Chrysostome Larcher, *Le livre de la Sagesse ou La Sagesse de Salomon*, Paris, Librairie Lecoffre (« Études bibliques. Nouvelle série », 1, 3 et 5) 3 t., 1983-1985, t. 1, p. 134-135 et *Id.*, *Études sur le Livre de la Sagesse*, Paris, Librairie Lecoffre (« Études bibliques »), 1969, p. 159-161, 176 et 178.
3. Christophe Grellard, « Academicus », dans Iñigo Atucha, Dragos Calma, Catherine König-Pralong, Irène Zavattero (eds.), *Mots médiévaux offerts à Ruedi Imbach*, Porto, Fédération internationale des Instituts d'Études médiévales (« Textes et études du Moyen Âge », 57), 2011, p. 7-18 ; *Id.*, « La seconde acculturation chrétienne de Cicéron : la réception des *Académiques* du IX^e au XII^e siècle », *Astérion*, 11 (2013)[URL : [http:// http://asterion.revues.org/2350](http://asterion.revues.org/2350)].
4. Pour Jean, *Entheticus*, PL, t. 199 col. 969B, *Philologia* renvoie à la compagne du Mercure de Martianus Capella : « ... insta / Ut sit Mercurio Philologia comes, / Non quia numinibus falsis reverentia detur, / Sed sub verborum tegmine vera latent. / Vera latent rerum variarum tecta figuris, / Nam sacra vulgari publica jura vetant. » Elle dévoilerait donc « le vrai des choses », mais sans doute pas les constructions socio-lexicales qui sont le propre de la culture. (Je n'ai pu accéder au cours de cette recension à l'édition critique que Jan Van Laarhoven a donnée de l'*Entheticus*.)
5. Roland Wittwer, « Zur Lateinischen Überlieferung von Sextus Empiricus PYRRWNEIOIYPOTY PWSEIS », *Rheinisches Museum für Philologie*, 145 (2002) p. 366-373.
6. Pascal Boulhoul, *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale, VI^e-XV^e siècle*, Aix-en-Provence, Publication de l'Université de Provence (« Textes et documents de la Méditerranée antique et médiévale »), 2008, p. 61.
7. Jacques Verger, *Culture, enseignement et société en Occident aux XII^e et XIII^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (« Histoire »), 1999, p. 38-40.
8. Jean Flori, « La chevalerie selon Jean de Salisbury (nature, fonction, idéologie) », *Revue d'histoire ecclésiastique*, 77 (1982) p. 35-77 ; Frédérique Lachaud, « L'idée de noblesse dans le *Policraticus* de Jean de Salisbury (1159) », *Cahiers de Recherches médiévales et humanistes*, 13 (2006), p. 3-19.